

# Psychanalyse à l'envers ?

*Intervention ALI (Interroger le réel des pratiques sociales), 1er décembre 2018*

**Thierry ROTH**

Notre monde actuel est très différent de la Vienne freudienne – c'est une litote ! La question que nous mettons à l'étude cette année, « soutenons-nous encore le pari de la parole ? », signifie bien que, selon nous, respecter les lois de la parole et du langage ne va plus de soi...

Dès lors que la fonction paternelle se trouve à ce point dévalorisée dans le social (au nom de l'égalitarisme, des progrès techno scientifiques et du libéralisme économique notamment), dès lors que le Nom-du-Père se retrouve ainsi de plus en plus facilement récusé par un certain nombre de jeunes – et de moins jeunes –, il est clair que cela change la donne de notre clinique.

Le Nom-du-Père prescrit – ou prescrivait – la prise en charge par le sujet du manque et de l'altérité via ce processus qu'on appelle la castration, avec l'accent mis sur le signifiant phallique et la sexualisation de ce manque, impliquant ainsi la prise en compte des lois du langage (prise en compte du manque, de la dissymétrie, de l'altérité).

Bien sûr, la castration en tant que telle n'a *a priori* pas besoin du Père, puisqu'elle est inhérente au langage (je vous renvoie notamment au séminaire sur la lettre volée dans les *Écrits* de Lacan, et aux diverses remarques de Melman, qui insiste souvent sur ce point). Mais s'il est « facile » d'affirmer que la castration et l'acceptation du manque découlent de notre inscription dans le symbolique, et peut donc se passer du Père, encore faut-il bien sûr que le sujet soit amené à tenir compte des contraintes du langage, ce qui est loin d'être toujours le cas, surtout aujourd'hui. Jean-Pierre Lebrun insiste beaucoup là-dessus dans plusieurs ouvrages, sur ces conditions au statut de *parlêtre*. Lacan nous avait bien mis en garde, déjà, en parlant du caractère

« fondamentalement décevant du symbolique » (dans *La relation d'objet*)<sup>1</sup>... Sans ce « passeur de la castration » qu'est le Père (soutenu par le social), sans cet introducteur privilégié aux lois du langage, la tâche d'un certain nombre de sujets se trouve complexifiée, mais en même temps – et il faut le noter aussi – potentiellement plus riche... Les effets de notre modernité ne concernent évidemment pas que des aspects « négatifs » ou psychopathologiques. Il y a des conséquences en termes de progrès ou de gain de liberté possible aussi.

Le problème posé par la récusation du Nom-du-Père est surtout qu'elle risque de pousser un sujet à récuser les lois du langage, amenant ainsi des difficultés en partie nouvelles. La clinique a évidemment changé depuis les premiers temps de la psychanalyse.

À la fin du XIXe siècle, les patients venaient chez Freud pour tenter de se libérer des entraves faites à leur désir, aujourd'hui ceux qui viennent nous voir sont plutôt des patients sans entrave mais qui ne savent pas qu'elle pourrait être *leur* désir, *leur* chemin. Ceux de Freud cherchaient à élargir un horizon qui semblait bouché par leur destin familial ou les commandements sociaux et religieux, nos jeunes peinent plutôt à circonscrire un horizon qui serait le leur dans un champ des possibles quasiment illimité. Les patients viennois, frustrés par les interdits et une culpabilité invalidante, cherchaient à jouir d'avantage, ceux du XXIe siècle voudraient plutôt « jouir moins », c'est-à-dire trouver un cadre à une jouissance sans limite et désubjectivée, souvent mortifère du même coup...

Je citerai une remarque de Charles Melman, qui va tout à fait dans ce sens (dans un article paru dans la Revue Lacanienne de 2014) : « Hier, les patients venaient en analyse à cause des entraves faites à leur jouissance. Aujourd'hui c'est plutôt à cause de l'aliénation provoquée par une jouissance d'importation qui lie leur organisme en dépit d'une subjectivité dont la contestation est l'ultime et débordée manifestation »<sup>2</sup>. Nos patients, surtout parmi les plus jeunes, nous arrivent donc avec des problématiques différentes et des demandes nécessairement autres. La prise en compte du statut de la parole n'est plus garantie de la même manière. Et je

---

<sup>1</sup>Jacques Lacan, *La relation d'objet*, ...

<sup>2</sup> Charles Melman, « Zobjets », ...

dirai que c'est à l'analyste évidemment, en premier lieu, de soutenir ce pari de la parole. Tout cela implique forcément de repenser quelque peu notre abord de la cure psychanalytique avec de tels cas...

Les névrosés « classiques » nous arrivent en général avec une plainte liée aux entraves rencontrées concernant l'expression de leur désir et leur attente de jouissance. Ces entraves se situent essentiellement pour eux dans leur rapport au symbolique (en lien bien sûr avec les dimensions imaginaires et réelles). C'est dans l'univers du discours qu'ils se sont heurtés à des interdits, des obstacles, des règles morales, avec des culpabilités naissantes, des formes d'auto-interdictions et de refoulements, et du même coup toutes ces expressions plus ou moins psychopathologiques que nous connaissons : symptômes, inhibitions, angoisse, plaintes, révoltes, masochisme, etc. Nous pourrions dire ainsi qu'au Nom-du-Père, le névrosé a renoncé, refoulé, mais pas complètement ou efficacement, c'est pour ça que Freud parlait de compromis psychique à propos du symptôme. Le névrosé est en conflit, il est toujours divisé. Les symptômes névrotiques sont l'expression de ce conflit psychique, conflit entre le désir et la loi symbolique – ce n'est pas de la loi de la Cité dont il est question bien sûr.

Ces contraintes sont certes liées au symbolique mais aussi à l'imaginaire, avec toute la fantasmagorie qui se met en place dans le rapport aux autorités et le fameux « roman familial du névrosé » si bien étudié par Freud. (Sans oublier le passage par le stade du miroir). Enfin, le réel, comme impossible justement à dire et à représenter, comme échappant toujours au langage et en même temps créé par le symbolique lui-même qui implique toujours le trou (*troumatisme* disait Lacan), ce réel donc est aussi dans la balance, noué chez le névrosé au symbolique et à l'imaginaire par l'opération du Nom-du-Père qui tend à interpréter l'impossible du côté de l'interdit, mais aussi à sexualiser le manque. R-S-I et Nom du Père forment ainsi le nœud borroméen à quatre du névrosé, avec la dimension phallique prédominante et la logique de la sexuation.

Mais de nombreux patients aujourd'hui, à commencer par certains addicts, mais aussi certains dépressifs, ou encore des jeunes en grande errance, de nombreux patients, donc, ne viennent pas me semble-t-il en raison d'une confrontation à la loi

symbolique induite par le Nom-du-Père. Ce Nom-du-Père, ils l'ont récusé, ils s'en sont affranchis... Ces patients sont des affranchis du Nom-du-Père, et ils regardent volontiers d'un air distant, voire condescendant ou apitoyé, la soumission de leurs aînés... Ils ne sont plus en conflit psychique avec la loi symbolique, ils ne sont plus divisés entre un désir et un interdit. (Quel interdit ?) Leur problème par contre est plutôt de ne plus trouver leur *heim*, leur lieu subjectif, dans l'univers du tout possible et de la promotion des jouissances unisexes. (Quand on gagne d'un côté, on perd en général de l'autre...) Ces patients ne viennent donc plus se plaindre d'une restriction de jouissance, pétris de culpabilité et en même temps de révolte contre ce *Un dans l'Autre* que le névrosé estime en général responsable de ses malheurs. Ils ont au contraire intégré l'absence de ce Un dans l'Autre et se retrouvent ainsi souvent, en apparence, sans contrainte aucune, mais volontiers assaillis de jouissances diverses, dès lors sans limite. C'est donc un autre type de contraintes qu'ils rencontrent au sein de leur apparente liberté.

Cette jouissance en excès devient la condition du sentiment d'exister. C'est un peu : « Je jouis donc je suis »... La sensation vaut vérité, là où le discours est souvent vécu comme trompeur et comme semblant. On devine là que soutenir le pari de la parole n'est pas gagné d'emblée... La reconnaissance, toujours recherchée bien sûr par tout sujet, ne se fait plus tellement du côté symbolique mais plutôt à travers l'image (les écrans, les réseaux sociaux...) et la compétition permanente. Une reconnaissance toujours à renouveler donc, à vérifier... Enfin, la limite rencontrée ne l'est plus du côté du symbolique via le Nom-du-Père et le phallus, mais plutôt du côté du réel. C'est le réel de l'organisme – ou parfois de la police – qui vient limiter la jouissance (d'où les risques d'overdose, de coma éthylique et autres conduites à risques). Parfois cela peut être aussi le réel de l'objet lui-même qui fait limite, lorsque celui-ci se casse ou s'épuise également comme le prétendu sujet... (Sujets et objets tendent d'ailleurs à se confondre). Nous assistons là, je crois, à des changements cliniques importants.

D'une certaine manière avec ces patients, nous partons donc de leur rencontre avec la limite réelle (maladie, épuisement, effondrement financier, etc.) et non de leur confrontation aux contraintes symboliques. C'est donc plutôt à une forme de castration réelle que nous avons à faire dès le départ... À défaut d'avoir à se coltiner une

castration symbolique dont ils se croient affranchis comme ils le sont du Nom-du-Père, à défaut d'être tellement terrorisés par la castration imaginaire, avec laquelle ils aiment jouer parfois, il semble que ce soit la castration réelle qui pour l'essentiel se manifeste encore pour eux.

La castration réelle, ça existe et c'est même recherché parfois. Je citerai à titre d'exemple (que j'ai déjà eu l'occasion de raconter ailleurs) le cas d'un couple de toxicomanes qui étaient en cours de sevrage à l'héroïne. Ils avaient ainsi pu retrouver une meilleure communication, et renouer avec la tendresse d'une part et avec la vie sexuelle d'autre part. Un jour la femme me dit en consultation que son mari a rechuté – ce que je me suis fait confirmer par une collègue qui suivait le mari. Quand je lui demande comment elle sait qu'il a rechuté, elle me répond : « Il est plus speed, et surtout il ne bande plus ». La castration réelle, ce couple savait bien ce que ça pouvait signifier... Les drogues, donc, comme « sexolytiques », pour reprendre l'expression de Charles Melman, ou comme moyen de « rompre le mariage »<sup>3</sup> avec le phallus, comme le disait déjà Lacan.

On peut noter, au passage, que plus radicalement encore que la religion (qui a toujours cherché à réguler le sexe), les progrès techno-scientifiques associés à l'économie libérale permettraient de régler le problème du sexe de manière encore plus radicale... Y compris en permettant la procréation hors sexe... Depuis la religion jusqu'aux jouissances modernes d'objet, en passant par le désormais célèbre Hashtag « balance ton porc », les humains ont toujours cherché à se défendre contre leurs pulsions sexuelles. La manière dont le sexe aujourd'hui devient une jouissance parmi d'autres dans la foire aux jouissances, la façon dont le phallus est rejeté, voire récusé, n'est pas pour rien dans le règne de l'objet, objet de jouissance mais non phallicisé en quelque sorte. On assiste du coup à l'époque du règne de l'addiction, mais aussi à son versant dépressif en quelque sorte – ces sujets en panne dont a bien parlé Roland Chemama. Charles Melman fait une remarque très intéressante dans le dernier numéro de la Revue Lacanienne, à propos du statut de l'*objet a* dans notre modernité... Je le cite : « Si c'est à cause du sexe que s'élimine l'*objet a* (cf. justement

---

<sup>3</sup> Jacques Lacan, ???

le complexe d'Œdipe), l'élimination proposée du sexe est plutôt une invitation à ce que l'objet prospère »<sup>4</sup>.

Face à ces patients qui nous arrivent du fait de leur rencontre avec la dimension réelle de la castration, notre tâche va évidemment être différente. C'est pour cela que j'ai proposé l'expression de « psychanalyse à l'envers », faisant écho avec le titre du séminaire de Lacan, *L'envers de la psychanalyse* (qui spécifiait le discours analytique comme l'envers du discours du maître). Il ne s'agit plus, en effet, de partir des contraintes rencontrées dans la formation et l'expression du désir singulier. On ne part plus des contraintes symboliques, des interdits, pour aboutir au réel de l'impossible. Il ne s'agit plus d'accompagner de tels patients vers la possible reconnaissance du vide de l'Autre (personne pour nous dicter la bonne conduite !) puisqu'ils se sont construits souvent sur ce postulat justement. Il ne s'agit plus de leur permettre de pouvoir « se passer du Nom-du-Père, à condition de s'en servir »<sup>5</sup>, puisque de ce Nom-du-Père, ils s'en sont passés depuis bien longtemps, ils en sont affranchis. (À ce propos, si ce qui est forclos dans le symbolique fait retour dans le réel, comme l'a bien expliqué Lacan à propos du phénomène psychotique, nous ne devrions pas trop nous étonner de voir surgir des figures de despotes – religieuses ou laïques – au pouvoir bien réel et totalitaire, ainsi que la recrudescence de revendications nationalistes. Le Père serait-il déjà de retour ? Et sous quelle forme ?).

Il faut noter, je crois, que ce « passage » souhaitable dans la cure des impasses du réel (avec lesquelles le patient arrive) vers les contraintes symboliques liées aux lois du langage, ne nous exonère aucunement d'un retour, au cours de la cure analytique, à cette dimension du réel justement. Le réel comme ultime limite impossible à dire, lié pour Lacan aux lois du langage et à l'impossible du rapport sexuel, à un « ça ne va pas » qui perdure pour l'humus humain. Ce réel, on continue donc à s'y confronter en fin de cure, même si c'est autrement, et même si avec nos nouveaux patients on peut arriver plus vite à la « rencontre » de cette dimension (certaines analyses avancent plus rapidement avec ces jeunes patients piqués au vif, même si d'autres parfois, au contraire, n'arrivent jamais à démarrer). Le réel est donc au cœur

---

<sup>4</sup> Charles Melman, « Avant la guerre », dans *La Revue Lacanienne*, 2018.

<sup>5</sup> Jacques Lacan, *Le sinthome*, op. cit.

du traitement, au début comme à la fin du travail analytique, mais sous une forme différente à la fin, bien sûr. « La psychanalyse, écrit très justement Colette Soler, doit être pensée au-delà du Père, comme une pratique « orientée vers le réel », quoiqu'elle use du symbolique et de l'imaginaire »<sup>6</sup>.

Nous partons, comme toujours, de ce que nous amènent les patients, et dans certains cas nous sommes donc, désormais, amenés à partir de ces contraintes réelles qui finissent par pousser tel ou tel patient dans notre cabinet... Alors, par la grâce du transfert et de la parole, et d'une vraie présence de l'analyste, nous pouvons tenter d'arrimer ce réel à la dimension symbolique, et aussi bien sûr à l'imaginaire. En bref permettre à ce patient, qui ne vient a priori qu'en raison de ces contraintes bien réelles (quand les conséquences étaient moins coûteuses, il jouissait sans entrave), de rester un parlêtre, de nouer en quelque sorte un nœud borroméen (éventuellement à trois ?), en s'apercevant non seulement du coût de ses choix, de ses comportements, de ses options de jouissance, mais en remettant également des mots, du symbolique et en repérant ainsi un autre type de contrainte que les contraintes réelles en question... Cette contrainte liée au langage le concerne aussi au plus haut point, surtout s'il veut rester un être de langage et de parole, être social, « parlêtre » (Lacan)... Ceci engage bien entendu la dimension éthique propre à la psychanalyse, éthique du désir et du bien dire selon Lacan. J'avais parlé à ce propos, lors des Journées de juin sur le traumatisme, de *thérapeutique* analytique, pour bien marquer le lien entre thérapeutique et éthique en psychanalyse.

C'est à un autre type de réel, lié au symbolique, à quoi nous pouvons alors arriver au fil de la cure. Le sujet peut ainsi avoir la surprise – heureuse et moins heureuse en même temps – de pouvoir finalement trouver une forme d'abris subjectifs, ce fameux *heim* freudien... Et appréhender ce qui peut en être de son désir propre... C'est donc à une forme de réhabilitation du langage et de la parole à laquelle nous pouvons parfois aboutir (ce qui est sans doute assez ambitieux). Cela a des conséquences individuelles, mais aussi sociales bien sûr.

---

<sup>6</sup> Colette Soler, *Lacan, lecteur de Joyce*, Paris, PUF, 2015, p. 197.